

Langlais, Jacques. *Les Jésuites du Québec en Chine (1918-1955)*. Québec, Les presses de l'Université Laval, Coll. « Travaux du laboratoire d'histoire religieuse de l'Université Laval » no 3, 1979, xvi + 384 p.

Louise Louthood

Volume 11, numéro 3, 1980

Quelques jalons de l'apport canadien au droit international

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701088ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701088ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Louthood, L. (1980). Compte rendu de [Langlais, Jacques. *Les Jésuites du Québec en Chine (1918-1955)*. Québec, Les presses de l'Université Laval, Coll. « Travaux du laboratoire d'histoire religieuse de l'Université Laval » no 3, 1979, xvi + 384 p.] *Études internationales*, 11(3), 554–555. <https://doi.org/10.7202/701088ar>

dits pour reconstituer une séquence chronologique et intelligible d'événements particulièrement complexes. Dans le présent ouvrage, l'enchevêtrement des faits est dénoué et présenté selon un ordre d'exposition logique qui examine le sort de l'ensemble des déportés pour concentrer ensuite son attention à celui des principaux chefs. Cet ordre d'exposition qui respecte scrupuleusement le donné documentaire veut en même temps en dévoiler la signification. Le nombre important de documents inclus dans le texte et les annexes témoignent de cette préoccupation et enrichit l'exposé parce que le texte les met en valeur.

On doit regretter toutefois l'aspect énumératif du texte en certains endroits, la multiplication dans une même page de noms et de chiffres qui alourdissent la lecture. Au chapitre III, notamment, les auteurs auraient eu grand intérêt à résumer leurs matériaux sous une forme visuelle (noms des déportés, leur origine et statut social, les bateaux qui les ont transporté et leur destination. La multiplicité des noms rend le lecteur incapable de les situer alors qu'un schéma aurait facilement résumé les rapports des déportés entre eux en relation avec leur position dans le gouvernement de Toussaint L'Ouverture. En l'absence d'un tel schéma qui situerait le personnel politique et militaire de Toussaint L'Ouverture avant l'Expédition de Saint-Domingue, le lecteur ne peut situer nulle par l'énumération de noms qu'il lit. À cause de ces lacunes, le chapitre III, par la masse de détails qu'il expose, laisse une impression d'éparpillement où le lecteur devient incapable de replacer les faits énumérés dans un ensemble.

Les auteurs préfèrent l'exposition des documents et leur interprétation se hasarde peu en dehors de la mise en contexte du document ou des intentions de son auteur. Le ton est alors souvent moralisateur car le jugement porte sur les intentions des individus plutôt que sur leurs actions en tant que représentants d'intérêts de groupes ou de classes sociales. On risque alors de valoriser les individus sans pousser plus loin l'analyse de leurs actions, ce dont témoigne l'approche biographique de la seconde partie.

L'intérêt de cet ouvrage pose en même temps ses limites. Il constitue une monographie historique fouillée sur les déportés de Saint-Domingue et à ce titre, constitue une contribution à la connaissance historique de cette période de l'histoire haïtienne. Il ne faut toutefois pas s'attendre à une synthèse sur l'Expédition de Saint-Domingue car celle-ci constitue le contexte qui met en valeur les textes écrits par l'administration de Bonaparte et les déportés eux-mêmes sur le sujet étudié. Le contexte général de la période pré-révolutionnaire haïtienne est pris pour acquis plus qu'expliqué.

Lise PILON-LÉ

*Département d'anthropologie,
Université Laval*

LANGLAIS, Jacques. *Les Jésuites du Québec en Chine (1918-1955)*. Québec, Les presses de l'Université Laval, Coll. « Travaux du laboratoire d'histoire religieuse de l'Université Laval » no 3, 1979. xvi + 384p.

L'ouvrage de Jacques Langlais porte sur les perceptions qu'ont eu de la civilisation chinoise les 93 jésuites québécois qui, de 1918 à 1955, ont oeuvré dans ce pays en tant que missionnaires. L'objet de l'étude ne saurait être mieux circonscrit: ainsi, le concept de civilisation chinoise sera lui-même ramené aux caractéristiques du champ d'observation offert aux jésuites québécois, soit la région du Sū-chow où la plupart furent affectés au cours de leur séjour en Chine. La problématique de Langlais revêt cependant une dimension universelle puisqu'elle se propose d'illustrer « l'immense champ de la rencontre des cultures et des religions ». De plus, dans l'optique de l'auteur, l'essai peut s'avérer utile si on l'aborde comme l'analyse détaillée d'un projet qui s'inscrit dans la première ouverture du Québec sur le monde, d'ordre essentiellement religio-culturel.

La recherche a d'abord été présentée comme thèse de doctorat. À un certain forma-

lisme s'allieront les qualités propres à ce type de travail : l'exposé sera mené de façon rigoureuse et les assertions seront appuyées par de nombreuses citations, elles-mêmes puisées à des sources variées (lettres personnelles, déclarations officielles des autorités ecclésiastiques, articles de revues, ouvrages généraux sur l'histoire du Québec et la civilisation chinoise). Signalons de plus l'insertion au volume d'une bibliographie abondante et bien structurée.

Le texte se divise en trois parties. D'abord, Jacques Langlais établit le dossier des missionnaires, présentés comme les agents de la rencontre entre le Québec et la Chine. Son exposé s'articule autour des interrogations suivantes : qui sont-ils ? Quel sera leur champ d'action ? Comment évolue leur engagement dans le contexte socio-historique de l'époque ? Après avoir ainsi posé son sujet, Langlais analyse les perceptions qu'ont eu les jésuites québécois des traditions chinoises qu'ils ont pu observer. Choisisant « d'utiliser leur propre grille de lecture » pour aborder ces traditions, l'auteur consacre la deuxième partie de son ouvrage à l'étude des traditions profanes, qu'elles relèvent du domaine culturel, des institutions sociales ou de la catégorie plus composite des coutumes. La troisième partie porte sur les traditions plus spécifiquement religieuses - qualifiées de superstitieuses par les jésuites. Des chapitres sont consacrés aux thèmes suivants : les éléments disparates de la religion populaire, les grands courants religieux qui se partagent la Chine et, finalement, le débat sur le rejet ou l'acceptation par l'Église catholique des « rites chinois ». Notons au passage que l'auteur prend soin de définir minutieusement les concepts véhiculés.

Dans l'ensemble, l'ouvrage de Langlais a le mérite de nous renseigner à la fois sur les traditions chinoises, sur les usages de l'Église missionnaire et, à travers les réactions des jésuites, sur la société québécoise de l'époque. Si l'on connaît un tant soit peu cette dernière réalité, l'attitude rigoriste et messianique adoptée par les religieux dans leur contact avec les divers éléments de la civilisation chinoise n'étonne guère. Pour illustrer le rôle que s'attribuent nos missionnaires, Langlais

rapporte plusieurs réflexions du genre de celle-ci : « ils sont à nous ces Chinois, ils ne sont à nous que pour être menés à Dieu par nous » p. 61 ». À l'heure actuelle, ce type de commentaires peut paraître naïf et en même temps fort peu humaniste. Les replaçant dans leur contexte, l'auteur en recherche les fondements et, avec intelligence, en souligne les contradictions et les conséquences.

Si les perceptions des jésuites paraissent en effet fréquemment étriquées, il semble qu'elles le doivent davantage à des préjugés inconscients qu'à un véritable sentiment de supériorité. Ainsi, tout en craignant et en combattant la vaste catégorie des pratiques qu'ils considèrent comme superstitieuses, les jésuites n'en vantent pas moins les mérites du raffinement culturel chinois. Langlais estime que de tels paradoxes amènent les jésuites à se couper du milieu où ils oeuvrent, cette marginalisation ayant pour conséquence ultime l'échec du projet missionnaire.

L'auteur parle du « manque d'ouverture de la pensée théologique de l'entre-deux-guerres ». Par ailleurs, il apparaît que les jésuites québécois se sont peu intéressés à la religion populaire et aux grands courants religieux présents en Chine, sinon pour en dénoncer les éléments superstitieux. Ce qui est plus grave, Langlais doit conclure non seulement à la rigidité, mais bien à l'inexistence d'une véritable réflexion théologique chez nos jésuites. La faible ouverture faite aux apports de la culture chinoise, particulièrement sous ses aspects religieux, ne semble pas être l'apanage des missions québécoises. Leur refus présente-t-il des caractéristiques spécifiques par rapport à celui de missions d'autres origines ? Une approche comparative aurait pu nous renseigner utilement sur ce point. L'ouvrage de Jacques Langlais n'en constitue pas moins une réflexion intéressante sur les premières relations internationales du Québec. Cette réflexion s'avère d'autant plus précieuse que ce champ de recherche a été jusqu'ici rarement abordé.

Louise LOUTHOD

*Département de science politique,
Université Laval*